

L'opposition contenue dans mon titre est celle qui se déploie dans l'ouvrage de Michel Bitbol, *La conscience a-t-elle une origine ? Des neurosciences à la pleine conscience : une nouvelle approche*. C'est du même coup impasse faite sur l'inconscient freudien ! La notion de pleine conscience, dérivée de l'enseignement de Bouddha, est conscience vigilante de ses propres pensées et motivations.

A propos d'inconscient, il y a chez Hegel, des formulations qui évoquent quelque chose de plus que ce qui échappe simplement à la conscience, mais qui s'oppose à la conscience : « au fils, elle (la conscience) ne montre pas le père dans son offenseur qu'il tue. –elle ne montre pas la mère dans la reine qu'il prend pour femme. Guettant la conscience de soi éthique se tient donc une puissance ténébreuse qui fait irruption quand l'opération a eu lieu, et prend la conscience de soi sur le fait (...) L'agissant ne peut renier le crime et sa culpabilité ; -l'opération consiste justement à mouvoir l'immobile, à promouvoir extérieurement ce qui n'est d'abord qu'enfermé dans la possibilité, et ainsi à joindre l'inconscient au conscient, ce qui n'est pas à ce qui est. » (*La phénoménologie de l'esprit* tome2, p.36) L'inconscient est l'Autre. Néanmoins l'inconscient hégélien n'est pas pour autant l'inconscient qu'élabore Freud au long de milliers de pages. Hegel n'emploie ce terme que quelques dizaines de fois et souvent sous forme adjectivale. Et l'horizon hégélien vise la réconciliation des opposés pour déboucher sur le savoir absolu, ce à quoi Lacan ne pouvait adhérer ! La puissance ténébreuse de Hegel est certainement à relier à l'Unheimlichkeit de Freud et au dieu obscur de Lacan.

Le point de vue de l'auteur est neuro-phénoménologiste, « phénoménologue évolué de l'âge des sciences cognitives » (601), il a été formé à « la méthode d'entretien d'explicitation de l'expérience » (645). Sa philosophie de la conscience s'oppose à la « neurothéologie » (167) : cette philosophie met en jeu « vous et moi au sens pré-individuel d'ouvertures vivantes à ce qui s'expose, avant le nom, avant le temps, et avant le lieu. (...) dernière occasion favorable d'échapper à l'envoûtement du verbe et de replonger ensemble dans la forge des modes de l'être. » (689)

« Que le constat de corrélation entre les contenus d'expérience rapportés par un sujet et certaines interventions sur son tissu nerveux se présente lui-même *en tant qu'expérience* (celle du chercheur) n'a en effet rien d'indifférent ni de neutre. Oublier cette expérience conditionnante (...) entraîne une interprétation tronquée de la corrélation neuro-psychique. » (543) Bitbol parle ici d'escamotage.

La réflexibilité husserlienne du toucher : « je sens que ma main sent juste après (ou en même temps ?) que j'ai senti le meuble. Cette main (...) est sentie comme *sentante*, éclairable dans son propre sentir : c'est ce qui en fait *ma* main (...) L'être-sentant et le se-sentir ne sont pas des propriétés (ils préconditionnent l'attribution des propriétés) (...) La main, mais aussi le corps et le cerveau propre, relèvent décidément d'une autre catégorie que celle de la *res* porteuse de propriétés. Ils sont autres que la *res extensa* et autres que la *res cogitans*. (...) Une telle catégorie hors catégorie est précisément celle de la chair (*Leib*), selon la terminologie de Husserl ; cette chair qui, nous l'avons vu, est le seul (et inouï) centre de convergence concevable des apparitions et de l'apparaître. » (554-556)

« Etre touchant est un fait fonctionnel et non pas substantiel. Une main n'est pas intrinsèquement touchante, (...) être touchant, voyant, entendant, ne constitue aucune propriété : une propriété se prévaut d'un certain degré de permanence et d'autonomie vis-à-vis des circonstances, alors qu'être-sentant est suspendu à un choix inconstant de posture intentionnelle. » (557)

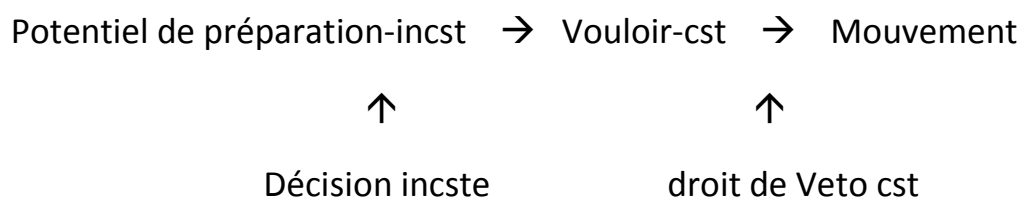
La neurophénoménologie cultive un « acte d'hybridation de l'objectivité avec son arrière-plan d'expérience (vécue (...) et instaure) une réciprocity productive entre les deux facettes de la transaction. » (594) A contrario, vis-à-vis de l'entrelacs neuro-expérimental, la science de l'esprit hybride veut « gagner en efficacité dans les futurs contrôles diagnostiques et thérapeutiques (mais aussi, il ne faut pas l'oublier, commerciaux et politiques) des processus et des états mentaux, quitte à négliger le retour en arrière qu'impose la réflexivité. » (599) Le chercheur en science de l'esprit ne pense qu'unidirectionnellement le rapport entre états neurologiques et mentaux « par le biais de la catégorie de la causalité. » (600) Le neurophénoménologue quant à lui, va au-delà, « en-deçà des procédures et des aboutissements performatifs ».

Je vais présentement m'attacher à deux développements de Bitbol, l'introspection et la décision.

Un chapitre du livre de Bitbol est consacré à l'introspection où il développe la théorie phénoménologique de la pleine conscience, opposée à la notion d'inconscient. Il ne s'agit nullement de l'inconscient freudien. Ici l'inconscient paraît sans structure, sans formations propres, une sorte de simple subconscient. Pour d'ailleurs être aussitôt contesté au profit d'une hypothèse adverse « que de nombreux processus mentaux échappant à l'attention égo-centrée se trouvent momentanément exclus de la trame mémorielle principale, mais qu'ils sont disponibles pour une redécouverte et une reconnexion à cette trame ». (609) L'introspection se définit comme méditation de « pleine conscience étendue ». (623). Le fin du fin de l'expérimentation est d'évaluer « la cohérence externe entre les données de l'entretien d'explicitation et certaines configurations neurologiques dont la mise en évidence a été guidée par lui. » (651)

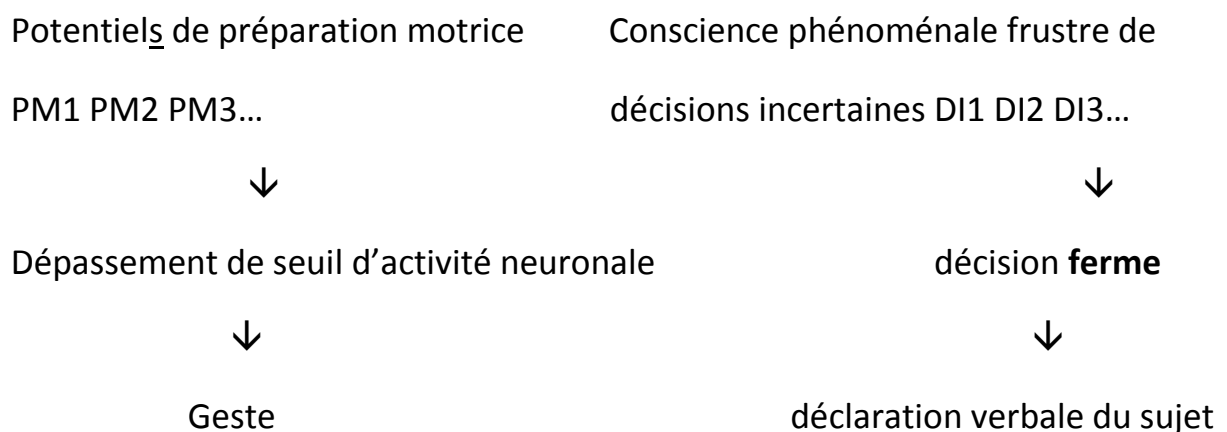
Tout le livre s'est déployé autour de l'articulation d'expériences vécues en première et/ou troisième personne, cette dernière étant celle de l'expérimentateur-observateur externe au sujet. Cette troisième personne ne correspond nullement à la *dritte Person* du mot d'esprit chez Freud, c'est seulement « on » qui enregistre les résultats objectivables de l'expérience (ne serait-ce pas plutôt la deuxième personne ? : « Describing one's subjective experience in the second person : an interview method for the science of consciousness » (647)). Le sujet de la neurophénoménologie est unitaire, indivis, non-manquant, c'est le sujet de la conscience en passe de complétude pour devenir le sujet de la pleine conscience. La méthode est dialogique, à deux personnes, la tierce personne est passée à trépas avec l'inconscient, rêves et lapsus ayant été escamotés dans ce type d'expérience. Le nom de Lacan est mentionné une seule fois (333), à propos de la bouteille de Klein, mais Bitbol retient celle-ci comme représentation métaphorique de l'univers de Max Velmans, « penseur moniste non physicaliste ». « Le goulot représente métaphoriquement le sujet dont les catégories *constituent* l'espace objectif, et la bouteille représente le domaine d'objets qui fait émerger le sujet de son sein. » (332) Cet usage de la bouteille de Klein est très restrictif, loin des coupures multiples que Lacan y opère.

Un point particulier mérite attention : la notion de décision selon l'expérience de Benjamin Libet (1985). « Elle consiste à demander à un sujet d'accomplir un geste stéréotypé à un moment arbitraire de son choix, puis à enregistrer chez lui trois types d'évènements en séquence. Le premier est le potentiel de préparation motrice (*Readiness Potential*, ou RP, en anglais), qui est une onde électroencéphalographique engendrée par l'activité du cortex moteur et de l'aire motrice supplémentaire du cerveau. Le deuxième évènement est la déclaration *rétrospective* de sujet d'avoir *décidé* de faire son geste à un certain instant, repéré par la position de l'aiguille d'une horloge qu'il observe pendant l'expérience ; cet instant est dénoté W (pour *Wanting*, vouloir en anglais). Le troisième évènement, enfin, est la contraction des muscles correspondant à l'effectuation du geste, attestée par un électromyogramme ; il est appelé M (pour *Motion*, mouvement en anglais). » (515) L'interprétation qu'en donne Libet est que W-conscient retarde par rapport à l'amorce de RP-inconscient, donc que le mouvement est décidé inconsciemment avant que W-conscient n'intervienne et lors du délai entre W et M peut intervenir « une sorte de *droit de veto conscient* sur le projet inconscient d'agir, faisant ainsi parfois avorter ce dernier. (...) Mais comment se fait-il qu'on n'observe pas de « potentiel de préparation de veto » » ?



Mais des travaux plus récents (2002) ont montré une « décorrélation partielle entre l'effectuation du geste et le potentiel de préparation motrice, rendant du coup superflue leur explication par un « veto de la conscience ». » (519) Ceci a pour conséquence une lecture différente de l'expérimentation. « Une action ou une option ne sont pas brusquement « décidées » (ou « empêchées ») ». Elles doivent progressivement dépasser un seuil donné d'activité neuronale pour aboutir au geste. Et c'est le passage de ce seuil « que signale le rapport verbal d'avoir décidé quelque chose à un instant donné » (520), qui, lui, vient en retard par rapport à la montée électrophysiologique progressive de la dynamique neuronale. Dans une théorie des ébauches conscientes multiples, le langage intentionnel de la décision « est généralisé en tant que doublure

constante du langage causal (objectivé) : la doublure en première personne » (521), mais aussi bien « dans une perspective qui universalise l'approche en troisième personne. » Cette théorie des ébauches conscientes multiples fait ainsi l'économie d'un mécanisme mental entièrement inconscient, en associant « une forme (fût-elle à nouveau frustrée, non-réflexive, quasi-instantanée) de conscience phénoménale à quelque phase que ce soit de la séquence physiologique allant de la préparation au geste ». (522) Aussi tous les potentiels de préparation motrice sont-ils la traduction objective de projets, de brouillons, vécus mais aussitôt oubliés, « d'une *décision* encore incertaine d'elle-même. » Et la déclaration verbale du sujet « n'est pas l'évanescence instant de la décision consciente, mais la conscience rétrospective d'un instant de décision ferme. » Et pour autant, « rien n'interdit d'affirmer que c'est la *conscience* omniprésente (donc « pleine conscience ») du sujet qui décide progressivement du mouvement qu'il va accomplir. La conscience ne cesse d'être à l'œuvre... » (523)



On ne peut ici manquer de penser au moment de conclure du sujet du *Temps logique* de Lacan ! On imagine des électrodes d'enregistrement plantées sur chacun des trois prisonniers pour surprendre la corrélation entre le moment de conclure le temps pour comprendre et le déplacement moteur du prisonnier vers la sortie, pour saisir électrophysiologiquement l'instant de la hâte logique ! « Le « *je* », sujet de l'assertion conclusive, s'isole par un *battement de temps* logique d'avec l'autre, c'est-à-dire d'avec la relation de réciprocité. (...) De même que, pour le rappeler en effet, le « *je* » psychologique se dégage d'un transitive spéculaire indéterminé, par l'appoint d'une tendance éveillée comme jalousie, le « *je* » dont il s'agit ici se définit par la subjectivation d'une *concurrence* avec l'autre dans la fonction du temps logique. » (*Ecrits*, p.208)

Par ailleurs, l'inconscient réduit à un simple mécanisme mental ne présentait aucun intérêt à subsister comme tel, les aboutissements des cures psychanalytiques consistent alors en « raccrochage (rétrospectif) de séquences vécues accessoires à une séquence principale sans cesse réécrite. » (532) De vastes assemblées temporaires de neurones synchronisés sont ainsi « le corrélat de l'intégration des consciences fragmentaires (de la théorie des ébauches conscientes multiples) autour du « centre de gravité narratif (et narrable) » qu'est le moi. » (539) Donc le moi enfin unifié fait l'économie d'une division du sujet, n'a que faire du fantasme, de la dialectique de la demande et du désir, c'est le règne de la « pleine conscience ». Cette philosophie invite à un « vous et moi (Bitbol et son lecteur) au sens pré-individuel d'ouvertures vivantes à ce qui s'expose, avant le nom, avant le temps, et avant le lieu.» (689) Il ne s'agit pas pour autant d'une théorie de l'ego-psychology, mais d'une tentative de saisie de l'origine de la conscience ou d'une « pleine conscience étendue » (623), comme d'une saisie de la fonction en soi avant toute extensionnalité, de la fonction ante-prédicative, telle une mise « hors-circuit signifiant » (190), telle une « suspension de la signification » (192). L'introspection, en interconnexion avec les sciences cognitives, court-circuite le processus d'objectivation, passe des « paradoxes d'un discours distancié sur la conscience (à) une pratique *au cœur de la conscience.*» (661) La MBCT, en français, thérapie cognitive basée sur la pleine conscience, « tend à faire atteindre aux patients une conscience nette de leurs moments vécus d'expérience, en y accueillant les sensations extéro- et intéro-ceptives aussi bien que les percepts et les pensées, en encourageant la curiosité et l'acceptation, et en suspendant donc autant que possible les jugements à leur égard. » (185)

On comparera la position neuro-phénoménologiste, avec des formulations de la psychanalyse, comme celles de René Lew : « Que Lacan appelle *das Ding* « le hors signifié », souligne ce que cette « chose » a d'extra-signifiant. » (La « chose » en psychanalyse, p.97) « En face du savoir standard (*Wissen*) et de la théorie de la connaissance, la psychanalyse pose (...) la raison structurale de la conscience morale (*Gewissen*) comme constitutive d'un réel » (121) Voilà ! la conscience de la neuro-science n'a qu'un sens, celui de rendre conscient ; la conscience au sens psychanalytique a de plus le sens de jugement. La conscience morale fait obstacle, « -puisqu'elle porte par avance la culpabilité

qui s'ensuivrait- à l'égard de la satisfaction pulsionnelle (*Triebbefriedigung*), si celle-ci était obtenue. » (122) La conscience « neuronale » est *Bewusstsein*, voire *Bewusstheit*. La neuro-phénoménologie ne s'embarrasse pas de la conscience morale. L'inconscient neuronal s'oppose à la conscience, l'inconscient freudien au conscient. L'inconscient neuronal se réduirait à une sorte de préconscient (*Vorbewusste*) freudien et pourtant l'analogie resterait bancal. « Un acte psychique en général passe par deux phases, deux états, entre lesquels est intercalé une sorte d'épreuve (*censure*). (...) s'il réussit dans cette épreuve (...) il n'est pas encore conscient mais bien plutôt *susceptible de devenir conscient*» (*Métapsychologie*, p.76), ce que Freud appelle alors le préconscient. Mais un préconscient d'actes « simplement latents, temporairement inconscients »(p.75), sans inconscient par refoulement, duquel il se distingue, un tel préconscient isolé de la topique dont il est une composante, n'a plus de pertinence. Ni censure, ni refoulé dans l'inconscient neuronal, inconscient sans dimension tragique. Le système psychique des neuro-sciences ne repose sur aucun refoulement primordial, cette notion y est résolument inconnue. Son origine est seulement d'avant le signifiant. La théorie de pleine conscience s'accommode de dérives sectaires plus ou moins ésotériques (« nettoyage » des mémoires, revisitation des vies antérieures, réincarnation...).